

l'amour pour elle, ce qui est déjà assez méritoire ».

En quoi le travail analytique peut-il représenter l'une des voies possibles ?

Enfin, quelle est au final la position de Lacan, qui ne dit plus pulsion de mort mais déploie la notion de *désir de la mort* ?

Si je m'accorde pleinement à cette perspective – la nécessité de la sagesse –, une question surgit d'emblée : n'y a-t-il pas un paradoxe qui peut faire confusion dans cette proposition ? L'énigme de la pulsion de mort, c'est qu'il y a là justement une dimension pulsionnelle qui nous échappe par essence même, l'introduction de la sagesse représentant en fait un changement de niveau épistémologique. L'ambiguïté de la formulation est certes à mettre en cause, comme nous l'avons dit, et a pour une part nourri les résistances des psychanalystes eux-mêmes. Force est de reconnaître devant certaines réalités tant individuelles que collectives l'idée d'une force pulsionnelle au sens d'un cyclone que rien ne peut arrêter. Mais comment établir un lien de causalité simple entre pulsion de mort et effondrement de la sagesse ? C'est parce que la pulsion de mort nous apparaît comme une donnée inhérente à l'humain, au sens d'un fort penchant à la destructivité, sous ses différentes formes, que la sagesse ne peut être ! Et c'est parce que la sagesse nous fait défaut, au sens d'un progrès de la vie de l'esprit, que la pulsion de mort peut être mise en exergue... J'opterai pour le parti de ne pas trop simplifier cette question difficile qui impose l'évidence d'une complexité non immédiatement traitable par un ressort théorique. Avec la notion de pulsion, nous sommes dans la différence entre

ce qui peut s'appréhender intellectuellement, la connaissance que l'on peut avoir de tel ou tel phénomène et ce qui se vit émotionnellement, qui déborde les capacités de raisonnement ou de discernement. Ce que la clinique individuelle nous confirme chaque jour avec des patients débordés par des mouvements délétères, même s'ils sont parfois en mesure de le discerner. Une dichotomie entre deux principes qui nous définissent pourtant en tant qu'humain : pensée et pulsion.

Brigitte Dollé-Monglond

Frédéric de Rivoyre

Ceci est une illusion.

Pour (ré)introduire le narcissisme

Toulouse, érès, 2014

Freud n'aimait pas seulement le schnaps, il appréciait aussi le cognac, surtout quand il devait subir les affres d'une traversée de l'Atlantique en compagnie de Jung, même accompagné de son cher Ferenczi. Lacan roulait à toute vitesse en Alfa Roméo dans les rues de Paris, pour aller de chez Picasso au Collège de France retrouver Henri Wallon. Et il faisait des promenades en barque à Cadaqués avec Salvador Dali en compagnie de Sylvia et de Gala. De tout cela nous nous doutions, même si nous n'en étions pas certains. Les figures familières de nos maîtres sont romanesques, évidemment, nous l'avons toujours su, sitôt que nous les avons rencontrées.

« La vérité a structure de fiction. »
Quel est le psychanalyste qui n'éprouve pas chaque jour dans sa pratique la justesse de cet aphorisme de Lacan ? La vérité se construit, elle s'invente, surtout quand elle se veut historique.

Il est pourtant assez rare que les élèves de Freud et de Lacan en tirent toutes les conséquences. Il est rare que pour transmettre quelque chose de leur élaboration et de leur expérience ils s'essaient à la fiction. Nous nous en tenons le plus souvent à des démonstrations, parfois pertinentes, souvent aussi, avouons-le, ennuyeuses. À la suite de nos maîtres, nous nous inspirons, et c'est heureux, des grands textes de la littérature, ils orientent notre écoute. Mais pour ce qui est de la fiction, nous allons rarement plus loin, et peu nombreux sont ceux qui proposent une invention littéraire de leur propre cru. Il est vrai que pour cela, un certain talent est nécessaire.

Du talent, Frédéric de Rivoyre n'en est pas dépourvu, loin s'en faut. On ressent un grand intérêt et aussi – et surtout – un grand plaisir en lisant son ouvrage *Ceci est une illusion*. Roman théorique ? Essai fictionnel ? Les oxymores ne manquent sans doute pas pour qualifier ce travail sur la naissance du concept de narcissisme créé par Freud entre Jung et Ferenczi, et sur sa réinvention par Lacan, entre ses amis surréalistes – à commencer par Picasso et Dali – et l'austère professeur Wallon.

Bien sûr, tous ceux-là sont des personnages créés de toute pièce, d'autant plus vrais qu'ils sont imaginaires, d'autant plus imaginaires, qu'ils ont effectivement existé et que ce qui est rapporté dans le livre prend le plus souvent appui sur des faits avérés. Mais il ne s'agit évidemment pas dans cet ouvrage de retracer le cours des événements tels qu'ils se sont effectivement déroulés. Bien plutôt de faire renaître la théorie psychanalytique dans le seul espace où elle peut vivre, celui du transfert. Entendons l'espace du transfert qui s'établit entre

le lecteur et l'auteur, mais également entre le lecteur et les personnages de la fiction théorique, ces personnages dont nous savons déjà presque tout, du moins le croyons-nous, mais qui, sous la plume de Frédéric de Rivoyre, prennent une nouvelle consistance.

Et puisqu'avec la fiction théorique il est question d'oxymore, évoquons la bienveillance ironique du regard que Frédéric de Rivoyre porte sur ses personnages et qu'il nous fait partager. Cela commence avec André Breton se contemplant dans un miroir du boudoir de Marie Bonaparte, guetté par les molosses de la princesse, en attendant de pouvoir enfin s'adresser à un Freud fatigué en route vers Londres. Et cela se poursuit à travers toute une série de rencontres, et de malentendus – de rencontres, donc de malentendus. Cela commence entre Breton et Freud, et cela se poursuit : entre Lacan et Wallon, Dali et Lacan, sans oublier évidemment Freud et Jung, et aussi, bien entendu, Jung et Lacan.

Il y a une certaine irrévérence malicieuse dans la façon dont l'auteur fait revivre ces figures. La description qui en est donnée dans chaque rencontre, dans chacune des scènes qui se succèdent dans le livre, la façon dont se structurent les dialogues vient illustrer la problématique qu'il s'agit d'envisager (au hasard : narcissisme et passion amoureuse, narcissisme et angoisse de mort, conflit entre désir et narcissisme, etc.). Un sous-titre évocateur précise, pour chacun des dialogues, la question mise en scène au cas où nous aurions oublié qu'il s'agit là d'un essai théorique et pas seulement d'un roman (familial ?) de la psychanalyse.

Mais Frédéric de Rivoyre ne s'en tient pas à l'ironie malicieuse, il nous fait aussi entendre autre chose : la

passion – pas seulement narcissique – qui porte tous ces personnages, à commencer bien entendu par Freud. Cette passion singulière est vécue par chacun dans le style qui lui est propre, mais aucun n’y échappe : psychanalystes, savants universitaires ou artistes. L’objet, la forme, la manière, en sont distincts pour chacun, mais la passion, elle, est commune. On pense par exemple à cette scène extraordinaire où Picasso, portant un masque baoulé, entre dans une sorte de transe, en présence de ses amis dans son atelier.

Et cette passion se vit dans ce que nous, psychanalystes, ne pouvons appeler autrement que « transfert », Frédéric de Rivoyre le souligne : c’est le transfert des lecteurs aux figures de cette mythologie que nous partageons, c’est aussi le transfert des personnages entre eux, d’où naissent le dialogue, la controverse, l’invention. Chacun pense, élabore, crée, avec et contre l’autre, tout contre bien sûr.

Ce livre se lit, on l’entend, avec intérêt, avec grand plaisir, et pas sans susciter le rêve nostalgique d’un temps que nous n’avons pas connu, mais qui participe de notre mythologie. C’est un rêve, naturellement ! Cet âge d’or n’a jamais existé, sauf évidemment dans l’imagination de ceux qui auraient tellement aimé fréquenter l’atelier de Picasso pour y croiser Dali, Breton, Dora Maar, et tous les autres, ou qui auraient tellement voulu être dans le petit salon de l’hôtel Lutécia le jour où Jacques Lacan y rencontra Karl Gustav Jung. Nous aurions vraiment désiré y être ce jour-là. Mais comme cette rencontre n’a jamais eu lieu...

Il y a des livres dans lesquels on se reconnaît, parce qu’ils captent l’attention, parce qu’ils traitent de questions qui nous touchent, mais aussi

et surtout parce qu’on y retrouve des affinités de style. Ces livres suscitent de l’intérêt pour plus d’une raison, et parfois quelque chose de plus : le regret de ne pas les avoir écrits. Pour ce qui me concerne, l’ouvrage de Frédéric de Rivoyre est de ceux-là.

Daniel Weiss

Jean-Jacques Moscovitz

Rêver de réparer l’histoire...

Psychanalyse Cinéma Politique

Toulouse, érès, Coll. « Le regard qui bat », 2015

Merveilleusement poétique, ce livre fait appel à la psychanalyse car le rêve est pour le psychanalyste et pour l’analysant, la matière même de la cure et, au cinéma, les films sont des rêves que s’offrent les cinéphiles dans des salles obscures. En 1900, changement de siècle, les premières images du cinéma apparaissent et c’est la date de parution de livre créateur de la psychanalyse : *La science du rêve*, livre auquel Freud reviendra souvent pour le compléter et l’améliorer. Le titre du livre de Jean-Jacques Moscovitz *Rêver de réparer l’histoire* convoque le cinéma, qui depuis l’origine a inclus dans ses tournages et dans ses montages des séquences oniriques, projetées dans la nuit des salles de cinéma. Le cinéma est l’art et la culture du XX^e et du XXI^e siècles, les cinéastes sont des artistes qui subliment leurs pulsions et leurs désirs inconscients en réalisant leurs films, souvent avec les plus grandes difficultés. Ils transmettent les traces de l’actuel inscrites dans leur inconscient et dans les métaphores de leur langue, les traumatismes de leurs histoires,